

Vieilles industries jurassiennes : l'art de la terre : potiers, faienciers et céramistes, terriniers et poêliers

Autor(en): **Beuret-Frantz, Jos.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura**

Band (Jahr): **27 (1956)**

Heft 7

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-824826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

P24

LES INTÉRÊTS DU JURA

Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
CHAMBRE D'ÉCONOMIE ET D'UTILITÉ PUBLIQUE DU JURA BERNOIS

XXVII^e ANNÉE

Paraît une fois par mois

N^o 7. Juillet 1956

SOMMAIRE

Vieilles industries jurassiennes
Communications officielles — Chronique économique

Vieilles industries jurassiennes

L'ART DE LA TERRE

Potiers, faïenciers et céramistes, terriniers et poêliers

Souvenirs et notes historiques.

Jos. Beuret-Frantz.

Il est, ça et là, dans notre vieux pays, de primitives familles qui depuis trois cents ans et plus, se succèdent dans l'antique ferme jurassienne. Là, des gens fidèles à la glèbe, qui n'ont jamais quitté leur nid pour la ville, naissent, peinent et meurent, conservateurs, ils amassent à travers les temps, des objets multiples et variés, qui parlent du lointain passé de notre race. Souvent, il faut le hasard d'une excursion pour avoir la joie de découvrir ces véritables musées où s'entassent reliques et souvenirs de l'autrefois du Jura, pieusement conservés. Il y a une vingtaine d'années, la nostalgie de nos superbes sapinières au parfum vivifiant m'avait entraîné à passer mes vacances à Montfaucon, ce beau village égrenant ses maisons blanches aux larges toits pensifs, au fin sommet d'une aspérité du plateau des Franches-Montagnes. Si là-haut, la saine haleine de la brise vous fouette le visage agréablement, on jouit par contre d'un paysage séduisant. Du signal, situé au centre d'un pâturage boisé, gorgé de vert, on découvre les Monts Jura, avec des clairières où pointent les toits roses des fermes cossues, puis le regard plonge sur le Clos du Doubs, avec les pics rocheux, hérissés de sapins surplombant la Vallée, ses coteaux aux hêtraies puissantes, cachant à demi, bourgs et hameaux. L'horizon est barré par la ligne bleutée des Vosges. On distingue aussi les molles ondulations des montagnes jurassiennes qui vont rejoindre Mont-Crosin, Mont-Soleil et le Chasseral et par dessus s'allonge la chaîne étincelante des glaciers. En vérité, le spectacle est admirable. Et si, du Prépetitjean on gravit la colline, on arrive aux Montbovats, centre d'élevage, avec une antique fruitière et de gros domaines agricoles. Ce vieux hameau du groupe des « Pâtures » offre cette particularité d'être situé sur la ligne de démarcation de la Séquanie. La

délimitation se prolongeait vers Pierre-Pertuis, d'où après avoir atteint le « Roc de l'an mil » dans le Vallon de Saint-Imier, elle allait s'achever à Biaufond sur le Doubs, où une borne ébréchée par les ans, évoque le passé historique du pays. Cette borne triangulaire, dite « borne de l'Evesché », qui de ses trois faces regarde Berne, Neuchâte et la France a failli disparaître par submersion ; des interventions récentes l'ont sauvée. Sur ce sol autrefois, dans cette même prairie que fauchent aujourd'hui des hommes en blouse, la pipe à la bouche, les Séquanais, les Helvètes et les Rauraques se rencontrèrent, ayant chacun le pied sur leur territoire. Le même point servait ensuite de démarcation entre les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne et cette même « borne » qui s'effrite, délimite le territoire suisse et la terre de France, et divise, encore aujourd'hui, les diocèses de Bâle, de Lausanne et Genève et de Besançon. Que l'on me pardonne cette digression qui fit l'objet de nos conversations chemin faisant. En arrivant aux Montbovats, je fus accueilli par M. Joseph Farine — pour les initiés Joseph des Peignières — chez lequel l'hospitalité était proverbiale. Le septuagénaire, fidèle à nos traditions dont il avait le culte, avait constitué dans sa belle demeure riant au soleil, un véritable musée. Entre l'horloge de Foncine d'où plus d'un siècle avait fui et un bahut travaillé à la gouge, il y avait un dressoir en noyer, dont l'artiste ébéniste qui en fut l'auteur, dort depuis longtemps du grand sommeil.

Là, près de vingt plats et assiettes, pieusement conservés, se montraient, au dessus des rayons sculptés. Sur le rayon supérieur et au centre — cela devait être le plus ancien souvenir pour qu'il occupe ainsi la place d'honneur — un plat où l'on voyait, comme sur un perchoir, un oiseau bleu posé sur un bouquet de sauge ; autour de lui, d'autres plats et d'autres assiettes avec des roses où jamais l'abeille ne s'est posée et des coqs verts, faisant cocorico, sans bruit !

Sur cette faïence, où l'art était encore inculte, le décorateur, sans se soucier d'accorder les nuances, avait peint d'étranges oiseaux parmi d'étranges fleurs. Elles reflétaient cependant, dans leurs images, ces jolies assiettes, tout un passé de la vie de chez nous, et je comprends maintenant, pourquoi la maîtresse de maison veillait avec un soin jaloux sur cette vieille vaisselle et interdisait aux petits enfants d'y toucher, en la laissant choir, disait-elle, on romprait un fil qui nous lie à l'autrefois du « Jura ».

A la vue de cette intéressante collection, il me revenait en mémoire, d'avoir vu quelques anciennes assiettes chez mon aïeule qui les utilisait, sans discernement, pour mettre sous les pots de fleurs au jardin, ou pour donner à boire au chat. La découverte faite chez M. Farine, me fit regretter amèrement de n'avoir pas su conserver ces reliques du passé, mais elle éveilla en moi le sentiment de m'y intéresser et d'en découvrir l'histoire.

* *

L'art de la poterie de terre est incontestablement le plus ancien de tous les arts. Ses procédés sont partout, presque identiques. Art de première nécessité, il s'écarte d'un vain luxe, réclame une fabrication en gros et rapide. Ces conditions partout semblables, ont imposé à

Pour vos constructions

Pour vos utilisations industrielles du bois

(établis, portes et cloisons spéciales)

demandez les conseils de la

**Fabrique de panneaux forts
et bois croisé S.A., Tavannes**

725



La bicyclette

appréciée pour sa bienfaisance

Pour tous renseignements et prospectus, s'adresser aux

Usines CONDOR S.A. à Courfaivre

Tél. (066) 3 71 71

Agents dans les principales localités

729

Meubles - Menuiserie

Ameublements complets - Agencements de magasins et restaurants

Entreprise de travaux de menuiserie de tous genres

Plans et devis à disposition

FABRIQUE JURASSIENNE DE
MEUBLES
DE LEMONT



Magasins et bureaux : Rue de la Maltière 2

745



*On revient
toujours à la
Parisienne,
fabriquée avec
les tabacs les plus
fins du Maryland.
Et le filtre ?
Remarquable!*

PARISIENNE

FILTRE



95 ct.

758

la poterie populaire une décoration dont les aspects principaux sont géométriques, naturalistes, stylisés et satiriques. On les retrouve à travers les temps et l'espace, avec d'incontestables ressemblances.

C'était, il y a bien longtemps, alors que les hommes faisaient déjà de si belles choses et de si beaux ouvrages que l'art de la terre prenait naissance dans nos contrées jurassiennes, riches en argile, y constituant une poterie d'abord rudimentaire, primitive, de forme simple, avec parfois un décor sur fond jaune, brun ou rouge, où l'accent local et le caractère individuel sont dominants dans l'exécution. Cela s'explique, le travail n'était pas monopolisé par l'une ou l'autre manufacture, il occupait les hommes du village partageant leur temps entre l'agriculture et la poterie ; les femmes, le plus souvent, font la décoration. Des installations très rudimentaires suffisaient à leur ouvrage. De leurs mains adroites, ils façonnaient l'argile sur le tour. On voyait éclore les terrines, les plats, les assiettes, les cruches, les pots, les mortiers, les bols, les casseroles, les écuelles, les soupières, les cafetières et des vases de genres divers. En un clin d'œil, le temps d'un pétrissage habile des paumes et du bout des doigts, ils convertissaient la rude terre de nos sillons en ustensiles, dont quelques-uns ne manquaient pas d'élégance et dont certains par la grâce d'un col ou le modelé d'une anse, trahissaient un véritable souci d'art. Après le séchage, le potier portait cuire ses « terres » et caquelons au fourneau de la tuilerie ou au four commun. Périodiquement, il partait avec sa femme, emmenant une charrette attelée d'un mulet ou d'un âne, chargée de poteries neuves rangées avec un grand soin. Parfois l'homme étant retenu par son ouvrage, la femme partait avec une petite voiture d'osier, bourrée de vaisselle couchée sur des lits de paille pour la protéger, voiture qu'elle poussait et conduisait accompagnée d'enfants emportant de la marchandise à vendre, dans des corbeilles ou dans des hottes.

Comme tout le monde avait l'amour du travail et la science du commerce, les potiers faisaient de bonnes affaires et leurs ménages n'étaient pas trop malheureux.

Il importe de retenir la documentation, — laissée par quelques historiens sur cette ancienne industrie —, qui du reste subsiste et prospère.

Le potier jurassien s'est installé aux seuls endroits où il a trouvé de la « terre à pot », nous dit M. le doyen-pasteur Morel, dans son ouvrage *Abrégé de l'Histoire et de la statistique du ci-devant évêché de Bâle* (Ed. Levrault, Strasbourg, 1813) et il précise : « On tire parti des meilleures terres argileuses pour la confection de vases de terre. La poterie de Bonfol, Cornol, Moutier-Crémines est renommée. Il y avait autrefois une faïencerie établie à Court, par les soins de M. Enchaquet. M. Enchaquet était alors pasteur et naturaliste à Court. » Le dictionnaire historique des paroisses, de M. l'abbé Daucourt, est de son côté assez sobre en précisions. A Cornol, dit-il, le sol est très riche en minéraux, il renferme un sable argileux, abondant, dont on fabrique des vases recherchés. Quant à Bonfol, il ajoute : On y confectionne une poterie grossière, mais à l'épreuve du feu. Il serait à désirer que cette industrie se perfectionnât, elle deviendrait pour ce

grand village une source de richesse considérable. (A Daucourt. — Dictionnaire historique des paroisses de l'ancien évêché de Bâle, éditeur : Imp. du *Jura S.A.*, Porrentruy, 1890.) A son tour M. Junod rapporte qu'en 1812, « la situation économique de Delémont était brillante, dans un tableau complet qu'en fait le maire au sous-préfet; parmi les industries de cette ville il relate qu'on y fabrique de la poterie commune et vernissée qui occupe 20 à 30 ouvriers. » (*L'Ancien Evêché de Bâle, à l'époque napoléonienne, 1800-1813*. Thèse de Charles Junod. 1918.) Ce sera enfin René Steiner, dans son étude, *Economie jurassienne, « Développement historique de l'économie du Jura Bernois »*, qui écrira : « La poterie, la tuilerie et la céramique ont une origine lointaine. La poterie de Bonfol est la plus ancienne du Jura. Elle s'est maintenue malgré de nombreuses difficultés. Cornol et Crémines ont eu des faïenceries au XVIII^e siècle. C'est à Laufon que l'industrie céramique a pris son plus grand développement. Elle date de l'époque romaine, mais elle a été abandonnée pendant de longues périodes. Elle fut reprise sérieusement au XVII^e siècle et occupe aujourd'hui plus de cinq cents personnes dans deux usines, une tuilerie et une fabrique de céramique. » (*Vie, Art, Cité. — Le Jura — Revue suisse romande* N° 2. 1948.). Ces renseignements sont corroborés encore par l'ouvrage *50 Jahre Laufener Tonindustrie 1892-1942* publié à l'occasion du jubilé de cette importante entreprise.

Ces diverses citations confirment que l'art de la terre est connu dans notre pays depuis les temps très lointains. Une courte notice parue dans le journal *Le Jura* de Porrentruy, annonçait il y a quelques années : sur la base des recherches d'un historien du Pays de Montbéliard, l'industrie de la poterie, en Ajoie, à Bonfol en particulier, est non seulement connue depuis plusieurs siècles, mais qu'elle paraît remonter à l'occupation romaine. » Le fait ne paraît pas invraisemblable si l'on retient les trouvailles faites près de Bonfol par M. le D^r Beuchat, comme celles signalées par Auguste Quiquerez. Du reste le Musée jurassien de Delémont possède dans ses précieuses collections, de nombreux débris de poteries anciennes. Parmi ces dernières on distingue surtout, les poteries *mates*, c'est-à-dire qu'elles ne sont recouvertes d'aucun enduit, l'argile plastique est simplement cuite ; à cette classe se rattachent les alcarazas, les pots à fleurs, les tuiles, les drains, etc., d'autres, ainsi que la plupart des produits céramiques de l'antiquité, sont parfois recouverts d'un lustre, les rendant imperméables.

Les faïences les plus anciennes qu'il nous a été donné de découvrir, au cours de nos pérégrinations, avec origine certaine dans le Jura, doivent incontestablement être attribuées à Bonfol. A Bonfol, comme à Cornol, la poterie ne fut pas monopolisée par l'une ou l'autre manufacture ; elle occupait au début un certain nombre d'artisans partageant leur temps entre l'agriculture et la poterie. Leurs installations primitives, tout au moins rudimentaires, suffisaient à la fabrication de plats, pots-au-feu et casseroles en terre, très résistants au feu et appréciés dans le monde des cordons-bleus et des ménagères pour leurs propriétés d'auto-cuiseurs. Très massifs et d'un façonnage rustique, ces objets ont, depuis une époque déjà lointaine, une répu-



La femme et les enfants du poëlier parcouraient le pays en tous sens, villes, villages et hameaux, même les fermes perdues sur nos monts recevaient la visite des vendeurs de la poterie rustique du Jura (dessin de J. Beuret-Frantz)

Cliché ADIJ No 372



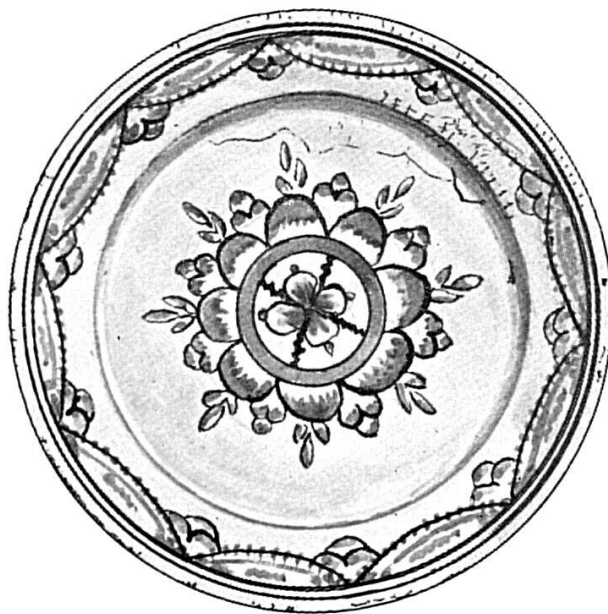
Vendeuse de poteries de Cornol fin du XVIIIe siècle
(d'après Bondinelli)
Cliché ADIJ No 373



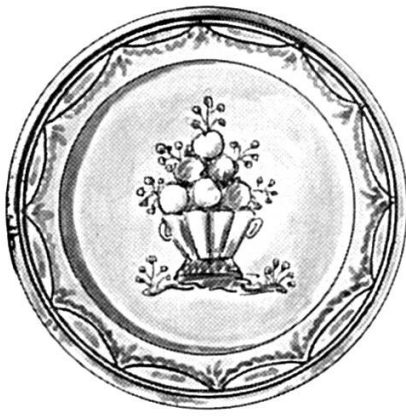
Marchands de « caclons » de Bonfol
(dessin de J. Beuret-Frantz)
Cliché ADIJ No 374



Assiettes de Bonfol, et assiette à dessert d'Ajoie, décor humoristique
Clichés ADIJ Nos 375, 376, 377, 378



Plats et assiettes de Cornol
Clichés ADIJ Nos 379, 380, 381



Deux assiettes de Crémines (Moutier) et un plat à barbe



Assiette attribuée à Buteau de Bonfol
Clichés ADIJ Nos 382, 383, 384, 385

tation qui n'est pas surfaite, pour l'excellence de leur qualité et partant, d'une vente facile. Ces produits portent le nom populaire de *Caquelons* et leurs fabricants celui de *Caquelars*. Ces objets sont vernissés en rouge-brun et parfois jaune clair intérieurement, dépourvus de toute ornementation quelconque à l'extérieur qui reste brut. Le post-au-feu est muni d'oreilles, tandis que la casserole, nommée aussi dans le langage populaire *Casset* a un manche creux. On voit aussi des plats profonds, ronds ou ovales, que l'on appelle communément *daubières* utilisés plus spécialement pour faire cuire un fricot au four à pain. Parlez à un gourmet d'une choucroute cuite de cette façon !...

« Mâtin, me disait l'un d'eux, vous vous amusez à écouter chanter les oiseaux... Moi, je ne les vois pas... je ne les entends pas, mais une bonne choucroute fumante sortant du four, je jouis à son fumet et mon palais la savoure à l'avance, je ne vous dis que cela. » Et un claquement de la langue accompagné d'un clignement d'œil suffisait à nous fixer sur la valeur de ce mets alléchant ; accompagné sans nul doute d'une cruche de bon vin qui mettait sur ses lèvres ce vieux refrain cher à nos aïeux et qu'il arrive de trouver sur des assiettes à dessert.

*Pour nous sauver, buvons mes chers amis,
car la porte du Paradis
s'ouvre avec les clefs de la cave.*

M. de Mabillon, célèbre érudit et bénédictin français, né à Saint-Pierremont (Ardennes) et mort à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris, en 1707, dans son récit sur les auberges suisses, daté de 1682, a écrit : A Montbéliard, les potiers exerçaient leur industrie dans une rue qui se nomme encore la rue des Potiers. Ces artisans recouvraient leurs produits de dessins capricieux, tant pour l'arrangement des lignes que par le choix des émaux. Les jours de foire et de marché, ils exposaient leur marchandise sur le sol de la place publique. La ville de Porrentruy envoyait elle-même de ses produits (caclons de Bonfol, faïences de Cornol) et cette poterie, présentait, paraît-il, une telle résistance, que les dames françaises, au XVII^e siècle, en avait fait un symbole. Voulant vanter les qualités solides d'une amie, elles disaient simplement : « *C'est de la terre de Porrentruy.* » Aucun éloge ne valait celui-là.

Cette anecdote dit aussi tout le mérite des produits de Bonfol.

Peu à peu la production s'améliore en quantité et en qualité, quoique toujours rustique, la poterie de forme simple se pare d'un décor linéaire sur fond jaune, brun, noir ou rouge, conservant son accent local, et son caractère individuel dominant dans l'exécution. Ces faïences, — assiettes et plats, pots à lait, soupières, écuelles, bols et tasses, — sont massives et lourdes, nous avons le souvenir d'en avoir vu certaines pièces dans des anciennes familles fidèles au culte du passé. Mais le passage des compagnons protégés par les corporations, le va et vient d'ouvriers expérimentés devaient introduire des méthodes nouvelles et des modèles plus élégants. Au XVIII^e siècle, l'industrie devenue prospère, les maîtres potiers apportèrent plus de raffinement dans la fabrication de leurs produits et firent emploi du décor

multicolore. D'anciens documents nous révèlent que c'est à « Cornol que furent créés les plus beaux modèles de céramique », leur réputation dépassa les frontières du pays. Le prince-évêque, Guillaume Rinck de Baldenstein, y fit établir une faïencerie, qui fournit bientôt le pays tout entier et les environs de ses remarquables produits. Formée d'actionnaires qui concouraient de leurs deniers à la marche de l'établissement, la société des faïenceries de Cornol se soutint jusqu'à la Révolution. Les princes-évêques de Bâle faisaient partie de la société et souvent ils allaient eux-mêmes suivre les travaux des ouvriers de Cornol. L'importance que donnait au village l'exploitation de cette industrie engagea le Prince de Montjoie à y établir des foires. En 1761, la commune de Cornol chargeait « le sieur Vooble de marquer du bois pour alimenter les fours de la fabrique de *fayence* établie au dit Cornol ». Dans le journal des petites dépenses de S. A. le prince-évêque de Bâle on lit : 1770 — 28 janvier... S. A. fut à Cornol voir la fayencerie... » (Archives de l'Etat de Berne, liasse Evêché de Bâle.) Après l'annexion à la Suisse par la réunion au canton de Berne, les potiers de Cornol reprenaient leur art, à titre individuel. C'était le temps où l'on jouait dans le pays *Les mystères de La Crèche*, et aussi celui où l'on établissait dans les églises et les associations pieuses, des crèches, que le public allait visiter. La mode des « Jésus de cire » et des petites poupées de cire, vêtues de soies et de dentelles, confectionnés jadis chez les Annonciades bleues de Porrentruy, au Klösterli près de Lucelle ou venant de la Forêt Noire, qui servaient à orner ces crèches était tombée et faisait place à des statuettes, des *sentons*, imageant tous les personnages servant à décorer la crèche de Noël, moulés par les faïenciers de Cornol. Là comme à Bonfol, on fabriquait des multitudes de jouets en terre cuite et colorés, qui faisaient la joie des enfants. Saint Nicolas qui en avait dans sa hotte les leur distribuait ou les plaçait sur le rebord de l'âtre, près des petits sabots alignés. Par ailleurs nous relevons ce détail : On fabrique à Cornol avec le sable argileux qui y abonde des vases élégants, fins et bien vernissés. Jointe au travail de la terre, cette industrie procure l'aisance et du bien-être dans chaque ménage. Il faut noter encore que Cornol révolutionna au pays l'art de la terre en produisant une poterie mieux finie, d'une clarté plus pure, et d'une certaine élégance : le décor est heureux et artistique, certaines pièces sont empreintes du style strasbourgeois. Cela s'expliquerait si l'on songe que parmi les princes-évêques, plusieurs étaient d'origine alsacienne et ce fait sans doute aura provoqué chez le prince Rinck de Baldenstein avec l'idée de la création d'une faïencerie, celle de faire appel à des peintres céramistes d'Alsace.

A peu près à la même époque la Prévôté de Moutier-Grandval voyait apparaître la même industrie. En l'an 1748, d'après le protocole des minutes du notaire David Gobat, dit Vergerat de Crémines, M. le ministre Jean-Pierre Enchaquet, pasteur à Court, avec le concours de son père Isaac, réalisait un emprunt important qui coïncide avec l'ouverture de la faïencerie créée par lui. Le pasteur naturaliste de Court, dans la dite faïencerie qu'il dirige, fabrique de très beaux produits, d'un émail clair, d'un décor dont le sens artistique retient

l'attention. Ici encore on admet que M. Enchaquet était secondé par des céramistes venus d'Alsace.

A Crémines-Moutier, on suit le même mouvement, on abandonne partiellement la méthode ancienne, le fruste, pour produire une poterie mieux finie, d'une clarté plus pure et d'une certaine élégance de décor, constituée par une flore stylisée, d'une très heureuse distribution, par des bouquets, des fruits ou des animaux qui occupent le fond des plats et des assiettes. Le céramiste C. Roth a signé des pièces de bon goût et très recherchées. Le Musée historique de Berne possède un plat à barbe ; le Musée d'ethnographie de Bâle détient trois jolies assiettes et un bénitier que M. Hoffmann-Krayer, son directeur, découvrit à Crémines, vers 1920.

A tout seigneur, tout honneur, et comme il se doit le Musée jurassien est abondamment pourvu en ce genre de souvenirs, en jolies collections recueillies au pays. M. le D^r André Rais, directeur, nous donne incidemment par sa curieuse et originale étude consacrée aux Rues de Delémont (Actes de l'Emulation 1945) des indications sur les potiers de cette ville. En nous faisant apprécier tout le charme qui s'attache à l'antique cité médiévale, il nous emmène, à la rue du « Creux de terre » dont il explique l'étymologie : « Ici, dit-il, le mot *creux* à le sens de fosse, fosse que l'on a ouverte pour extraire une terre argileuse destinée à la confection des pots. Déjà au XV^e siècle, la ville de Delémont avait ses potiers de terre, et la matière utilisée pour cette industrie était extraite du *Creux de la Terre*. » Il cite des noms de potiers de l'année 1487, et des renseignements puisés aux archives relatent des autorisations octroyées à ces artisans « de bâtir des fours » à l'usage de leur métier. Par la même source on retient encore que le conseil de la cité a accordé des subsides à plusieurs de ces artisans, « pour suivant les décrets de Son Altesse, voyager trois ans, afin de se perfectionner dans leur art ». Sans doute, ces sages mesures ont-elles contribué à enrichir le talent des potiers-faïenciers de Delémont qui à leur retour au pays, innovaient la fabrication. Leurs produits revêtaient une certaine nouveauté d'ornementation, une richesse personnelle du décor, et un colori clair et limpide.

Dans la fabrique où s'étaient les pièces à mettre au four, un jeune homme faisait jaillir habilement de son tour des modèles variés ; près de lui, un autre ouvrier modelait, à la main ou avec un moule, ces vaisselles variées, qui achevées, s'en iraient partout jusque dans les fermes les plus éloignées et dans les ménages les plus pauvres. Le chef de famille, le plus expérimenté dans ce domaine, chauffait le four « apoint », ailleurs un vieillard était absorbé par l'ornementation soignée d'un plat, tandis que des jeunes filles, avec une curieuse habileté, le cornet à plume ou le pinceau à la main, disposaient sur une série d'assiettes le même motif de décor coloré. C'est ainsi que parmi les divers produits, le hasard parfois, autant que le talent des artistes, a fait sortir des ouvrages qui sont empreints d'un cachet très personnel.

Presque chaque demeure de paysan, dans ces villages de gisements de glaise, se transforme-t-elle une partie de l'année en poterie. On rencontrait fréquemment dans la contrée, les charrettes à claire-voie où s'empilaient des assiettes entre des lits de paille ; on voyait

au bourg, des étalages d'ustensiles, d'argile fraîche, grise et humide, séchant sur des planches posées devant les fenêtres fleuries. Une visite à l'intérieur révélait une petite usine dont on ne soupçonnait pas l'importance. Là, s'empilent les jolies assiettes que l'on va offrir aux foires des bourgs importants. Ailleurs s'alignent les hottes d'osier, bourrées de caquelons divers, que les colporteurs emporteront sur leur dos et des corbeilles que les femmes porteront sur leur tête, protégée par une « torche ». A chaque foire et marché des centres importants, Porrentruy, Delémont, Moutier, La Neuveville, etc., les potiers avaient une place spécialement réservée à leurs étalages, la *Place des Potiers*. A Saignelégier, la rue dans laquelle se tenaient les déballages des potiers, porte depuis plus d'un siècle, le nom de *Rue des Caclons*. La vogue de ces faïences réputées dépassait les limites du Jura ; on trouvait les caclons et objets en terre d'Ajoie et on les trouve encore de nos jours, au « Chachelimärit » de Laufon, de Bâle, de Bienne, de Berne, etc. Les ménagères attendent impatiemment d'une saison à l'autre, les marchés de vaisselle, où paraissent les produits si appréciés de Bonfol. Disons encore comme dernier renseignement d'ordre commercial que certains potiers cumulaient avec l'écoulement de leurs produits l'achat des chiffons. Ils étaient, selon l'expression du vieux langage populaire, « pattiers ». Après avoir baillé un sac de *pattes* (chiffons) la paysanne ajoutait quelques monnaies et recevait des assiettes ou des bols décorés.

On ne lira pas sans intérêt quelques indications tirées d'un rapport du maire de Bonfol présenté à l'autorité française en 1809. « La terre grasse qui sert à la fabrication de cette poterie est exploitée sur le territoire de Bonfol depuis plus de deux siècles. Les terres argileuses, silicieuses, calcaires sont en telles proportions, mélangées d'ailleurs avec un peu d'oxyde jaune de fer, dans la composition de cette terre qui en fait une poterie excellente pour l'usage dans les cuisines. Ce qui la fait rechercher c'est qu'elle résiste à l'action du feu violent et que le bas prix des vases de cette espèce permet à chacun de s'en procurer.

La fabrication de cette poterie n'est en activité que pendant six mois. Chaque atelier exige deux personnes, une pour broyer la terre, l'autre pour la façonner aux différentes formes de la poterie. Le produit brut de notre fabrication peut s'élever annuellement à environ 30.000 francs. La cherté du bois et la main-d'œuvre, depuis la Révolution, a fait augmenter le prix de cette poterie du double. Les pièces qui se vendaient dix centimes avant la Révolution se vendent actuellement vingt centimes. Le débit de cette poterie se fait dans l'intérieur du département. On en transporte aussi en Suisse et dans les départements voisins. On compte 30 potiers chefs de famille, 6 fours à poterie, sont en activité, chacun fait annuellement 40 cuites de 100 à 120 francs l'une. » (Thèse Junod, Statistique générale, liasse 3 AE.)

En conclusion nous retiendrons que dans les deux grands villages de Bonfol et Cornol, l'art de la poterie est inné comme celui de l'horlogerie dans les autres régions jurassiennes ; il a produit lui aussi ses artistes. Nous relevons dès lors les noms de quelques-uns qui peuvent se rattacher, soit à l'influence strasbourgeoise en Suisse, soit à

l'école des faïences de l'Est, tandis que nous opinerions pour voir, dans les produits des faïenceries de Crémines, une part d'influence de la Suisse allemande, Zurich, Beromunster, cette dernière fondée par un Lorrain, André Dolder, ayant vraisemblablement travaillé à Niderwiller.

Tel est l'avis de M. Haug, directeur des Musées de la ville de Strasbourg, dont la haute compétence en la matière fait autorité. Les XVIII^e et XIX^e siècles nous font connaître : Chapuis, faïencier à Besançon, originaire de la principauté de Porrentruy, qui, en 1714, livre des objets de son industrie à l'archevêque. Le dictionnaire Brune qui nous l'apprend orthographe « Chappuys », tandis que le document officiel, fournissant ce renseignement et portant la signature du faïencier, écrit : *Chapuis* (Arch. départementales, Besançon G. 977). Deux autres Chapuis, originaires du Jura, se distinguent à Salins : Chapuis, aîné, qui peint des fleurs et des oiseaux, et Chapuis jeune, spécialisé dans les bouquets détachés. En 1751, le faïencier Jean-Jacques Biétrix, originaire de Bonfol, quitte son pays pour s'établir à Montbenoit (Arch. dép. du Doubs. G. 9.587), puis c'est C. Roth à Moutier qui signe les faïences de Crémines, le naturaliste Enchaquet qui attache son nom à celles de Court et S. Buteau à Bonfol, dont le monogramme se retrouve sur des sujets satiriques, des paysages, fleurs et animaux et même des caricatures sur des assiettes à dessert, dont le dessin s'accompagne de devises ou propos quelque peu gaulois. Il a décoré aussi des faïences de poêle. Les potiers d'Ajoie furent de tout temps animés du désir de perfectionner leurs produits de fabrication ; c'est dans ce but que des jeunes gens du pays, ont été placés aux frais de la communauté pour étudier l'art de la céramique, afin qu'à leur retour, ils puissent contribuer au développement de cette industrie, pour le plus grand profit de la contrée. Il y a un demi-siècle que la commune de Bonfol décidait d'intervenir pour faire admettre des jeunes gens de leur village à l'école de céramique de Strasbourg. A Cornol également on prit une semblable décision, qui fut couronnée de succès.

La poterie d'Ajoie en dehors des articles d'un usage populaire, fabriquait des pièces artistiques dont les unes étaient commandées spécialement, mais la plupart étaient inspirées par les circonstances. C'est ainsi que l'on trouve des plats avec des soldats de la milice de l'Évêché, d'autres armoiries (M. Jules Fattet à Saint-Ursanne en possédait un peint au camaïeu bleu). M. Hoffmann-Krayer était heureux propriétaire d'un autre fort convoité et historiquement très intéressant, qui porte les armes de l'évêque de Bâle, le comte Simon-Nicolas de Montjoie (1762-1775), dont la provenance est incertaine, mais peut-être vient-il de Cornol ou d'Alsace. Moins souvent on voit des sujets religieux, qui devaient être demandés par les couvents. L'abbaye de Bellelay possédait de fort jolies collections dispersées dans les musées et dans les familles. Les expériences de Montgolfier inspirèrent nos faïenciers, tout comme le voyage de la guillotine à travers notre pays pendant la période révolutionnaire, aussi bien que l'annexion du Jura au canton de Berne. Mais les types les plus représentatifs de la décoration de chez nous sont assurément, le « coq » faisant son cocorico,

Poiseau sur la branche, la gerbe de fleurs en corbeille — le bouquet de fleurs et le corbillon de fruits. Les fleurs sont généralement inspirées de la flore jurassienne : la rose, l'églatine, l'œillet de poète, la gentiane bleue, la marguerite, le myosotis, l'anémone, la boule d'or, avec leurs feuillages respectifs et des arrangements souvent très gracieux.

Le coloris terne et mal venu, peu varié au XVII^e siècle, est, au XVIII^e siècle plus vif, net et précis, en conservant cependant dans l'exécution du décor une élégante et artistique simplicité. Ces pièces là sont recherchées par les collectionneurs.

Notre étude serait incomplète si nous n'allions pas à La Neuveville, cachée dans les pampres et dominée par le Schlossberg, qui fut, elle aussi jadis, le siège d'une industrie qui, à l'époque, mérita de compter parmi les arts industriels.

Le poêle n'a pas été sans raison considéré par le célèbre archéologue et critique d'art, Guillaume Lübke, comme l'expression la plus remarquable de la poésie domestique dans l'art de nos ancêtres. Dans nos anciennes demeures, en effet, le poêle avait la place d'honneur. Construit d'une façon souvent architecturale, orné fréquemment avec goût de peintures ou de moulures naïves, il était pour les enfants un livre d'images toujours ouvert, pour l'aïeul un doux reposoir après les fatigues de la journée, pour tous le centre de la vie de famille dans la saison froide et le symbole du foyer domestique. Nous savons qu'à côté des poêles en pierre taillée de grès, molasse ou pierre jaune, comme on en voit encore de nos jours dans de nombreuses fermes jurassiennes. Généralement ce poêle placé dans la chambre familiale se chauffe depuis la cuisine, sa bouche à feu voisine avec lâtre. Appelé communément « fourneau à bancs » il comprend en effet un ou deux sièges et pendant les grandes froidures, il est le repaire des vieux et des vieilles. Winterthur livra, dès le 16^e siècle, des poêles en catelles qui étaient ornées de moulures et présentaient une couleur d'un beau vert de cuivre luisant. A ces produits succédèrent vers la fin des XVII^e et XVIII^e siècles, les poêles peints, à grands carreaux de faïence. La Neuveville fut, à cette époque, d'un des principaux centres de fabrication de ce dernier genre de poêle, et la famille *Landolt* eut l'honneur d'occuper une place des plus honorables dans cet art. Les Landolt représentaient véritablement une dynastie de poêliers. Ils apparaissent au XVI^e siècle, époque à laquelle ils commencèrent à déployer leur activité qui se prolongea jusque dans les premières années du XIX^e siècle. Ils se transmirent de père en fils les secrets du métier, exécutant pour nos chambres d'habitation un nombre infini de poêles. A force de vivre dans le même milieu et de s'exercer la main, les membres de la famille Landolt finirent par faire de leur modeste industrie un art véritable. De simples terriniers, ils devinrent habiles poêliers, puis artistes-poêliers, tant au point de vue de la forme et de l'ornementation des monuments qu'ils façonnaient qu'en ce qui concerne l'excellente qualité de la brique elle-même. Les magnifiques spécimens des poêles Landolt qu'on peut admirer à La Neuveville et ailleurs, dans le canton de Neuchâtel et le Jura bernois, prouvent que le nom d'artistes n'est pas ici hors de place.

D'après les renseignements recueillis et publiés dans le *Musée*

neuchâtelois donnés par M. Godet, les Landolt seraient originaires de Glaris. L'un d'eux, *Jean-Conrad*, épousa une demoiselle Koch de Cerialier, localité où la poèlerie fleurissait alors. Il vint s'établir à La Neuveville. Il y a lieu de croire qu'il a dû façonner une bonne partie des antiques poêles verts, à corniche ornée de dessins bleus naïfs que l'on trouve à La Neuveville datés de la première moitié du XVIII^e siècle. Il en est un de 1708 qui porte les initiales du premier poëlier neuvevillois, sign H. (Hans ou Jean) C. L. Ce poêle se trouve dans la maison qu'habitaient au commencement du XVIII^e siècle, les parents du savant erguéliste Nicolas Béguelin de Courtelary ; ce bâtiment et le fourneau bien conservé et utilisé avec succès, appartenrent dans la suite à Ch.-Auguste Langel. Les sujets figurant sur les catelles sont des animaux : coqs, poules, chevaux, lapins, moutons, pores, etc., des personnes représentant pêcheurs, chasseurs, gens du pays dans le costume de l'époque, etc., des histoires imagées avec beaucoup de grâce et quelques paysages, ruines de château, etc. Sur le plafond du poêle il y a trois chiens-lions, qui paraissent moulés avec les planelles. Son fils Jean-Conrad Landolt le jeune, a laissé une fort jolie production. Ce qui la caractérise c'est la coloration. Les grandes catelles carrées sont en vert mat, ou vert noir, à dessins vert clair, ou blanches à dessins bleus selon le goût et les moyens financiers de l'acheteur. Les peintures des catelles sont variées, les unes paraissent être des images que l'on trouve dans la bible de 1746, d'autres représentent des jeux de sociétés ou des récits populaires.

Les plus beaux poêles de Jean-Conrad le jeune sont, sans contredit, ceux qui se trouvent au nombre de trois dans la maison « du Dragon » qui a appartenu à M. le colonel Florian Imer de La Neuveville. Ce sont des monuments qui font grand honneur au sens esthétique de l'artiste. Jean-Conrad eut quatre fils, dont deux, Samuel et Rodolphe devinrent d'habiles poëliers. Leurs poêles sont datés de 1760 à 1780 et au delà. En attendant, le siècle avait marché ; le goût et la mode avaient changé. Le style Louis XV avait pénétré notre pays et s'y était installé. Aux dessins anciens succède une peinture plus fine, plus soignée, plus délicate. Le trait devient plus doux, les nuances de la couleur plus tendres ; le rose, le brun violacé, le bleu clair, prenant la place du vert et du bleu accentué. L'ornementation de la corniche et des grandes catelles acquiert aussi cette apparence un peu molle et recherchée, quoique gracieuse, qui caractérise ces œuvres de la fin du XVIII^e siècle. Les œuvres de Samuel Landolt autorisent à le ranger parmi les vrais artistes. Quant à Rodolphe, son frère, il étendit le cercle de ses opérations plus loin que celui-ci. Il exécuta avec le même remarquable talent de nombreux poêles, non seulement pour les villages voisins de La Neuveville, mais aussi pour le Val de Saint-Imier, le couvent de Bellelay, Delémont, Porrentruy et ailleurs. Ce fut Rodolphe Landolt qui exécuta les poêles du médecin Abraham Gagnebin de La Ferrière, de la maison curiale de Saint-Imier et le joli poêle peint de la maison Bandelier à Corgémont, dont le doyen Morel fut le premier possesseur.

Samuel et Rodolphe Landolt eurent de nombreux descendants et, avec un fils de ce dernier, nommé Frédéric, lui aussi maître poëlier, semble dater la décadence de la poèlerie dans la famille Landolt.

La dynastie des Landolt a donc fait son tour ; elle a eu ses humbles débuts, son époque de gloire et sa décadence. Ainsi en est-il des choses d'ici-bas. Honorons en eux les habitudes laborieuses, la probité et l'économie ! Sans ces qualités, comment eussent-ils pu soutenir si longtemps leur réputation ? Les Landolt ont rempli nos villes et nos villages de monuments qui jouèrent un rôle important dans l'existence de nos ancêtres ; à force de travail, de ténacité, de persévérance et de talent, ils sont arrivés à transformer la simple industrie de terrinier en *art véritable* ; ils méritent donc de voir leur nom occuper une place honorable parmi les artistes du Jura bernois et dans le souvenir de tous ceux que les choses du passé intéressent encore.

Il sied d'ajouter encore que les Landolt furent secondés par des artistes décorateurs d'un réel talent, qui du reste signaient leurs œuvres. Aussi voyons-nous des poêles portant les initiales I. R. (Jean, Jonas ou Joseph) *Racle*. — La famille *Racle* de La Neuveville, comptait plusieurs poêliers de ce nom. Le Musée de Neuchâtel conserve des catelles peintes et signées I. R. Un *Roth*, allié aux Landolt, fut aussi un remarquable décorateur et enfin *Fridolin Lager*, doué d'un talent exceptionnel, peignait des fleurs aux couleurs franches et harmonieuses, et des paysages avec figures ou camaïeu bleu, sous émail, et on doit au peintre faïencier S. Buteau de Bonfol de jolies catelles décorées de scènes diverses.

Ce décor ne devait pas être sans mérite, puisqu'il retint l'attention d'Henry Bordeaux. On rapporte que le grand romancier qui aimait notre pays si proche de sa Savoie natale, en a été l'hôte plus d'une fois. Un jour qu'il faisait l'honneur de sa visite à des compatriotes, il fut émerveillé par l'exquise ambiance de leur foyer. Ce fut pour lui un enchantement d'y voir un grand poêle de faïence décorée qui l'ennoblissait et de sentir la douce chaleur qu'il épandait, s'unissant si parfaitement à l'atmosphère familiale. Un vieillard, un grand-père, assis sur le banc du fourneau, tout en lissant sa belle barbe, contait aux enfants une jolie histoire d'autrefois, et ceux-ci debout devant le poêle, suivaient de leurs petites mains potelées, sur les catelles peintes au camaïeu, les sujets imageant les scènes de ce récit passionnant.

La science a chassé les vieux poêles pour y substituer des installations modernes bannissant la poésie mais offrant un confort qui s'adapte à notre existence de gens pressés, pour qui les jours sont devenus trop courts et ne laissent plus le temps de rêver.

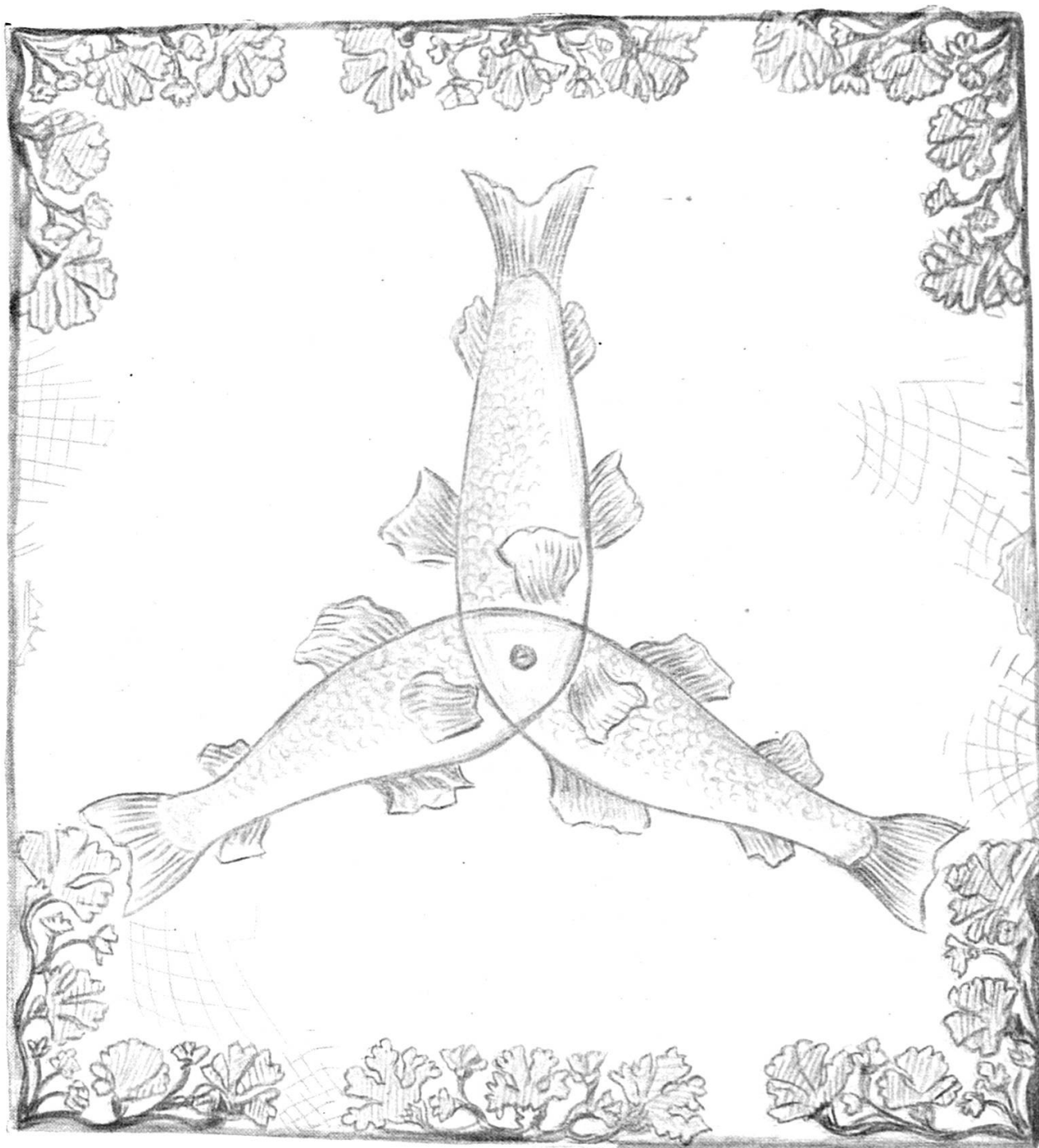
Le sort est plus heureux à la poterie dont nous venons de faire revivre le passé par quelques bribes historiques, qui la disent auréolée d'une très lointaine renommée qu'elle s'est acquise à travers les siècles.

Pour se maintenir et pour satisfaire sa fidèle et grande clientèle, elle a su s'adapter et moderniser sa production. Le potier-paysan a cédé le pas à une fabrication monopolisée dans des manufactures avantagées par les derniers perfectionnements, assurant des produits de choix, de forme gracieuse et de qualité irréprochable. Souhaitons donc que « l'oiseau bleu » favorise un succès grandissant à l'industrie céramique jurassienne, qu'elle continue à bénéficier des faveurs du public, pour le bien du pays et la prospérité matérielle de ses habitants tenaces et persévérants dans le labeur.

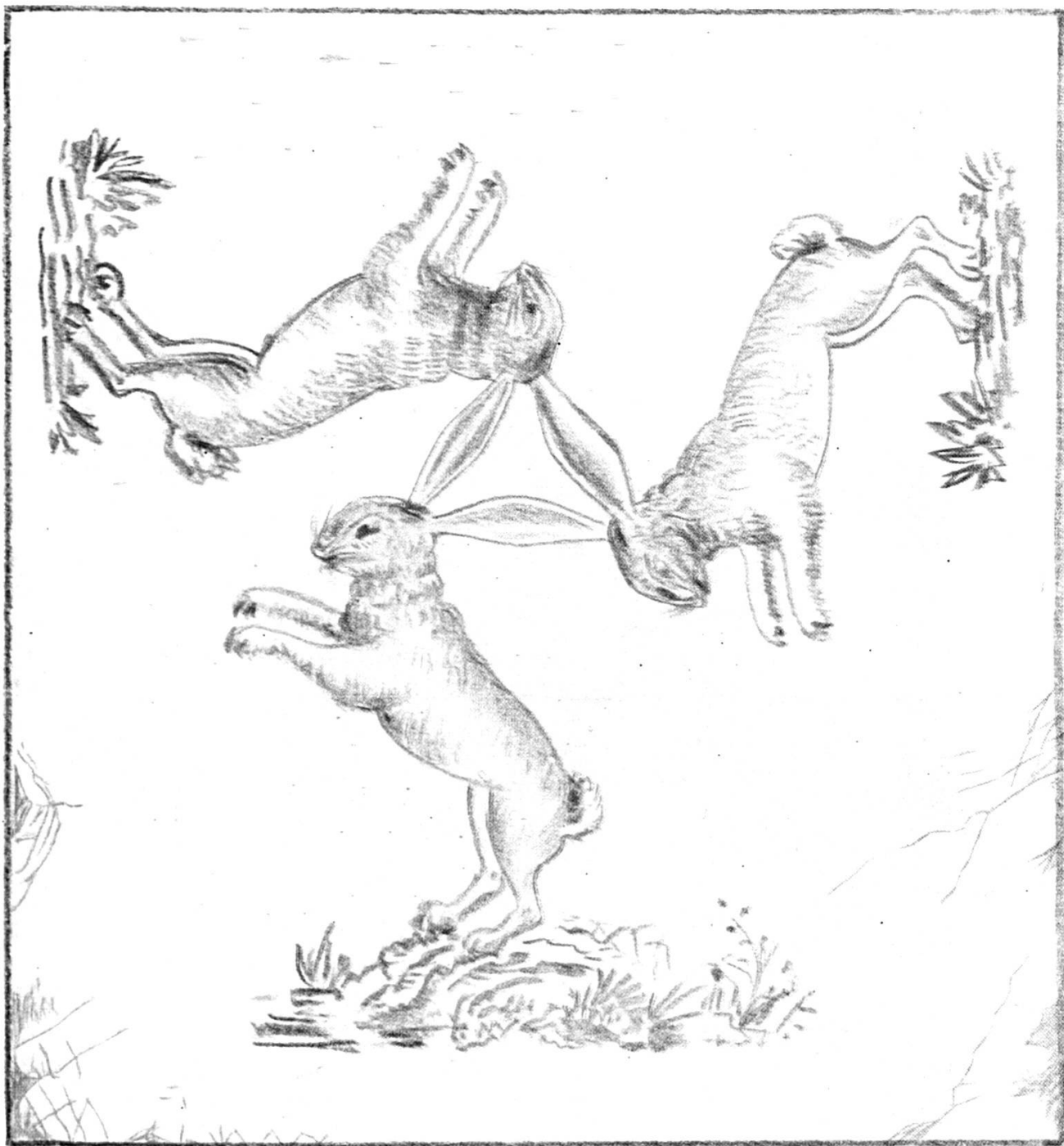
Jos. BEURET-FRANTZ.



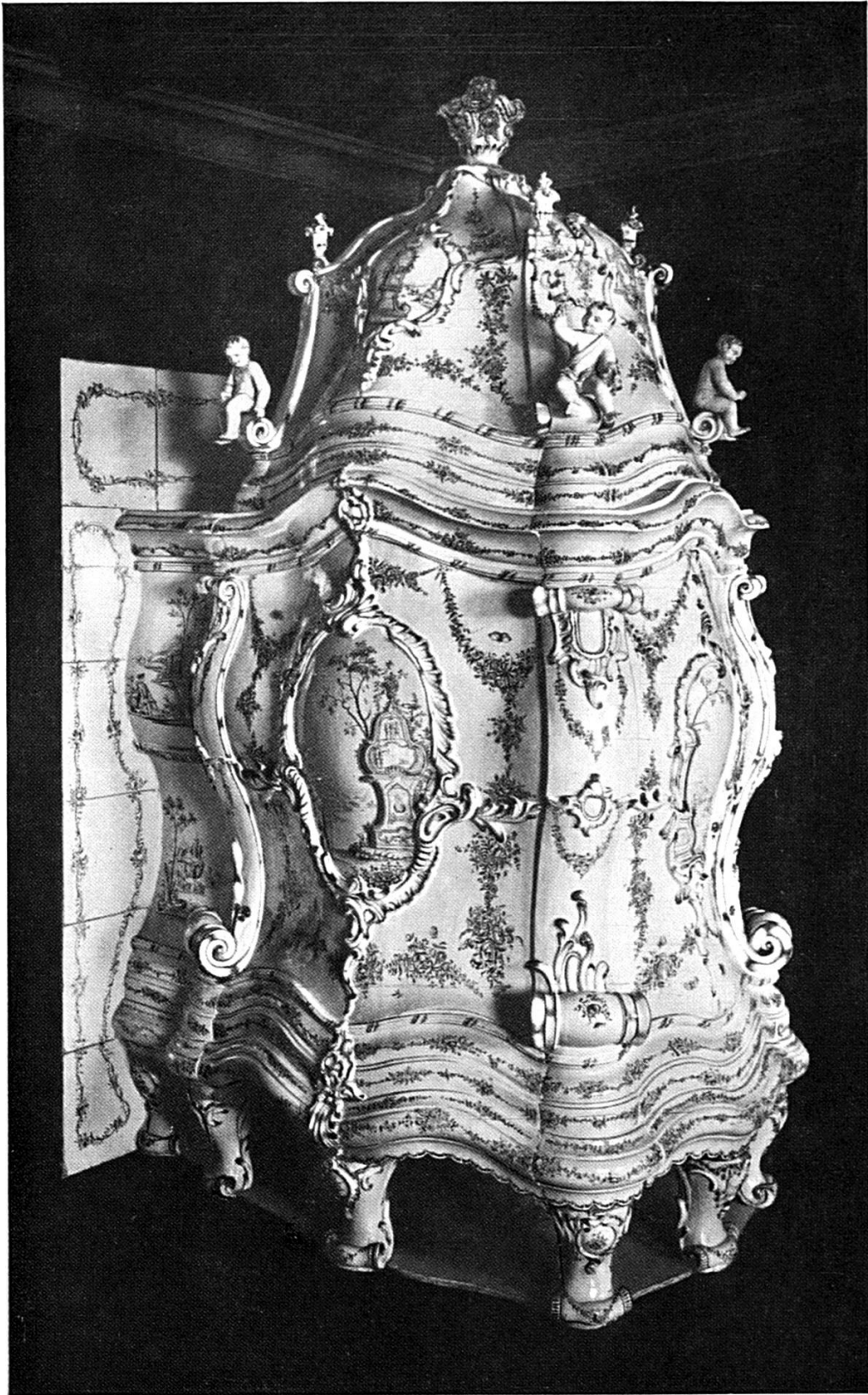
Motif décoratif d'une faïence peinte au camaïeu bleu, du grand poêle de l'abbé Sémon de Bellelay
(1730) de Landolt
Cliché ADIJ No 386



Catelle Landolt, peinte au camaïeu bleu, probablement de Racle. (Une tête pour trois poissons)
Cliché ADIJ No 387



Catelle comique blanche peinte au camaïeu bleu, (trois oreilles pour trois lièvres), de Landolt ou de Racle. Musée historique de Neuchâtel
Cliché ADIJ No 388



Le plus beau poêle de Salomon Landolt donné par Mlle Besson au Musée Historique de Berne, qui dit-on avait été commandé par le prince-évêque, qui le refusa
Cliché ADIJ No 389